

Les hommes de la société rurale traditionnelle ont de tout temps eu une relation privilégiée avec les plantes. On y faisait appel dans le quotidien et la plupart des gestes étaient liés à l'une ou plusieurs d'entre elles. Il s'agit ici d'évoquer les plantes qu'on cultivait, mais surtout la flore sauvage, mise à contribution dans de très nombreux domaines.

Depuis quelques décennies, ces savoirs concernant l'usage de la flore ont fait l'objet d'études et d'enquêtes dans plusieurs régions françaises. Ainsi, le Parc national des Cévennes, les Parcs régionaux du Vercors et de Corse, pour le Sud de la France, avaient initié ce type de recherches. Dans les Alpes-de-Haute-Provence, une association, l'EPI, soutenue par la Mission du Patrimoine Ethnologique, avait aussi réalisé de nombreuses enquêtes, sous la direction de Pierre Lieutaghi. L'importance des données recueillies, leur originalité due sans doute à la richesse de la flore, mais aussi à une tradition restée très vivante, encourageaient à poursuivre dans le département du Vaucluse. Le grand âge des personnes détentrices de ce savoir rendait urgent ce projet. Le Parc naturel régional du Luberon en a donc pris l'initiative.

Entre mai 1994 et novembre 1995, plus d'une centaine de personnes ont été visitées et interrogées sur leurs façons d'utiliser les plantes. De nombreux domaines ont été explorés, celui des soins bien sûr, humains et vétérinaires, celui de l'alimentation, des jeux, des usages domestiques, mais aussi magiques ou rituels quand c'était possible. Les modes et les sites de cueillette, les

façons de percevoir le végétal, de le décrire, et plus largement, la relation que ces personnes entretenaient avec lui, ont également été abordés.

La plupart de ces informateurs, âgés, ont vécu toute leur vie à la campagne. Nés dans les premières années de ce siècle, ils ont assisté à ce formidable mouvement qui a transformé la société rurale traditionnelle en notre société actuelle : exode et désertification des campagnes, arrivée des machines (tracteur, moissonneuse-batteuse...), accroissement du pouvoir d'achat, et dans le domaine de la santé, création de la Sécurité Sociale, augmentation du nombre des médecins et des pharmaciens, développement de l'usage des antibiotiques... Ces changements profonds ont abouti à une moindre utilisation de ce savoir, puis à un abandon souvent total, dans la mesure où d'autres possibilités étaient offertes. Pourquoi fabriquer un balai de bruyère, initialement prévu pour balayer l'aire de foulage, mais aussi les cours ou les écuries, quand ces aires n'existent plus, et qu'il est tellement plus simple d'acheter un balai de millet ? Pourquoi aller ramasser, dans la ruine voisine, la grande ombelle blanche du sureau, quand le pharmacien fournit si facilement un collyre ?

LES INFORMATEURS

Sur les 123 personnes qui ont été rencontrés, il y a 75 femmes et 48 hommes, c'est à dire à peu près 70% de femmes pour 30% d'hommes. Les âges s'étalent de 15 à 95 ans, avec 65 personnes entre 60 et 80 ans (la classe d'âge la mieux représentée), et 31 personnes de plus de 80 ans.

* Ethnobotaniste.

	Femmes	Hommes	Total
- de 40 ans	1	1	2
40 à 50 ans	4	4	8
50 à 60 ans	10	7	17
60 à 70 ans	19	12	31
70 à 80 ans	22	12	34
80 à 90 ans	14	8	22
+ de 90 ans	5	4	9
Total	75	48	123

Nombre d'informateurs rencontrés par sexe et par âge

LES DONNÉES

En se gardant de généraliser de manière hâtive, il apparaît que dans la dernière tranche d'âge, les informateurs sont encore dépositaires d'une connaissance et d'une pratique, ils gardent des souvenirs précis, personnels : « *toute ma vie, j'ai fait ma cure de petit-chêne, au printemps, et je le fais encore* ». Dans la classe d'âge précédente, c'est la mémoire de ce savoir qui émerge : « *je me souviens que mon grand-père allait ramasser l'herbe au foie¹* », ou bien « *ma mère faisait souvent des infusions de mont blanc², mais je ne sais plus pourquoi* ».

Les personnes rencontrées n'avaient pas de statut particulier dans la société traditionnelle. Elles n'étaient ni guérisseur, ni herboriste. Par contre, elles étaient souvent réputées pour bien connaître les plantes, pour s'y intéresser, et aussi, parfois, pour pouvoir prodiguer un conseil, donner une herbe dont elles avaient fait provision. Elles parlent des plantes, souvent avec passion, reconnaissance, précision. Elles n'ont pas cessé d'échanger des recettes ou des astuces avec des voisins ou des gens de passage, de se documenter dans des livres ou des revues, d'enrichir leur connaissance des plantes. Elles les décrivent d'une manière détaillée et juste (et l'exercice est loin d'être aisé), citent les noms provençaux, parfois français, peuvent en connaître un grand nombre.

Celles qui concernent les soins médicaux constituent, de loin, l'essentiel des informations : 4290 indications, sur les 6000 données recueillies au total, soit plus des deux tiers. Plusieurs domaines l'emportent très nettement sur les autres :

- les plantes à usages externes, toutes celles qui soignent les blessures, les coups, les fractures, les entorses, les piqûres, les problèmes de peau etc.... Vaste champ thérapeutique dans une vie rurale où le corps était constamment mis à contribution (1122 données) ;
- tout ce qui concerne la digestion, au sens large (939) ;
- les indications liées aux rhumes, gripes, bronchites, angines et autres maladies de l'hiver (641).

Les usages du domaine domestique montrent à quel point était divers et ingénieux le recours à la flore dans les nécessités de la vie courante, de la cuisine à la cave, de l'aire de battage à l'écurie. L'outillage et la vannerie, qui se rapportent à un grand nombre de plantes, n'ont été que peu abordés lors des enquêtes. Ce chapitre rassemble près de 500 données, plus de 8,5% du corpus total, et concerne 72 plantes différentes.

L'aliment végétal, quant à lui, représente, à

1. Anémone hépatique.

2. Marrube blanc.

peu de choses près, le même pourcentage, c'est à dire 8,4% pour 80 plantes. La part de la flore sauvage dans l'alimentation, si ce n'est dans l'ordre du condiment ou de l'arôme, des vins de plantes et des liqueurs, a grandement diminué depuis la fin des disettes. Les échos en sont brefs, et sont surtout transmis par les plus vieilles gens.

La mémoire des soins vétérinaires semble avoir encore plus souffert : les 140 données réunies correspondent seulement à 2,5% du recueil total et concernent en général la volaille, traditionnellement du ressort des femmes.

Les « usages ludiques », ceux qui ont trait aux jeux, s'ils ne représentent qu'une faible proportion des données (193), 3,4%, mettent en œuvre plus de 50 espèces distinctes, et attestent la grande familiarité des enfants de la société rurale traditionnelle avec leur environnement végétal.

Dans tout ce qui a été recueilli, un fonds est, bien sûr, commun aux campagnes françaises. Par contre, des données sont très spécifiques de cette région, originales, associées à l'utilisation de la flore d'ici.

LES PLANTES

Les plantes les mieux connues et les plus utilisées sont sans conteste celles qui poussent dans l'environnement le plus immédiat de l'homme. On choisira de ramasser les capitules de la camomille dans un coin du jardin, plutôt que d'aller courir la montagne en quête de la fleur fugitive de l'anémone hépatique. Celles qui sont communes et proches, et qui, de plus, fleurissent longtemps, comme la mauve, ou ont une longue période de végétation, comme la pariétaire, sont particulièrement appréciées. On ne les fait pas sécher, et on va les chercher au fur et à mesure des besoins.

- Dans le jardin, d'abord, où trône la touffe de sauge, parce qu'elle est belle et bonne (la *sauvi*, celle qui sauve), le lys ou l'épiaire laineuse. On en transplante d'autres, pour éviter

d'aller trop loin quand on en a besoin : le romarin, le thym, la sarriette annuelle (plus rare et prisée que la vivace), la guimauve aussi. Et puis il y a encore celles qui s'invitent, et qu'on tolère parce qu'elles sont utiles : la camomille, la pariétaire ou la mauve.

- Un tout petit peu plus loin, sur le bord des chemins, tout près des villages, on rencontre le sureau, le millepertuis, l'armoise, la ronce et l'ortie, parfois la bardane et la bourrache.
- Dans la garrigue, ce sont surtout les plantes aromatiques qu'on va chercher, thym, sarriette, romarin, lavande et rue, et puis aussi le plantain « badasson », au statut de panacée dans la région.
- Les chênaies blanches offrent l'anémone hépatique et la mélitte à feuilles de mélisse.
- Sur les crêtes, pousse surtout l'inule des montagnes, « l'arnica » des Provençaux.

On le voit à ces quelques exemples, ce sont surtout les lieux les plus proches qui sont pourvoyeurs de plantes médicinales.

Ces enquêtes ont permis de trouver des éléments de réponses sur les liens des hommes de la société traditionnelle avec le monde végétal, leur regard sur lui. Elles permettent aussi des travaux de comparaisons avec d'autres régions et d'autres usages, d'autres perceptions du milieu. Elles s'ouvrent également sur de nouvelles recherches sur les transmissions des savoirs, en particulier dans le cadre de l'ethnopolé de Salagon. Enfin, elles feront l'objet d'une publication (à venir, au printemps 98), destinée au grand public, sur les savoirs liés à la flore en Luberon.